



CULTURE



PHOTO De ses débuts bénis par Edward Steichen jusqu'à l'Ukraine en passant par la Factory de Warhol, une exposition madrilène retrace l'œuvre de l'artiste américain.

Stephen Shore, territoire en séries

Ginger Shore,
Causeway Inn,
Tampa, Floride,
17 novembre 1977.
Image de la série
«Uncommon
Places».

PHOTO STEPHEN
SHORE COURTESY
303 GALLERY
NEW YORK

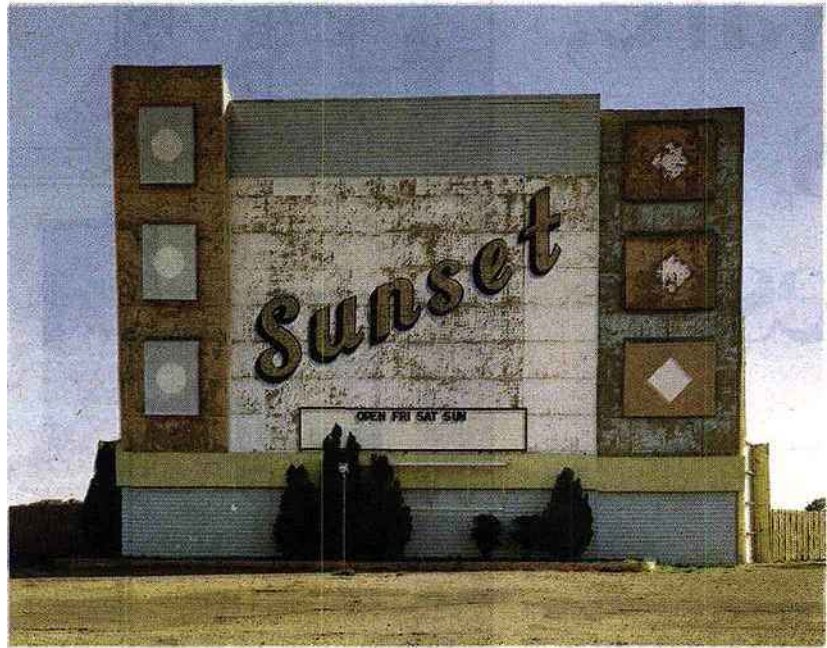
Par **BRIGITTE OLLIER**
Envoyée spéciale à Madrid

La vie de Stephen Shore, né le 8 octobre 1947 à New York, apparaît si riche qu'elle donne le vertige. Comme si, hasard d'un tirage au sort, il avait eu toutes les cartes en main pour choisir son destin. Wow!, se dit-on en entrant dans la première salle de sa rétrospective à la Fundación Mapfre : qui aurait pu imaginer que le petit Stephen, picorant ses proches avec son Ricoh Rangefinder, ca deau de ses 9 ans, mettrait le monde dans sa poche ?

Telle est la bonne surprise de cette exposition-fleuve (270 photographies) qui offre un accès immédiat à un travail construit sur la non-sédution, mais pas sur le refus. Shore l'a lui-même répété : un peu d'ambition s'il vous plaît, il s'agit d'avancer vers l'avenir et de se faire plaisir. «*De prendre son pied sur la route 66 / Get Your Kicks On Route 66*», fredonnaient Bobby et Cynthia Troup en roulant vers la Californie. Autres faits de gloire juvénile : Shore a rencontré Edward Steichen, chef suprême du département photographie au MoMA (Museum of Modern Art, de New York) quand il avait 14 ans. Lequel lui a acheté trois tirages. Puis il a côtoyé Andy Warhol et sa Factory pendant trois ans, en éclairant les shows mythiques du Velvet Underground. C'était en 1965, deux ans avant leur fatal album avec Nico.

longement discontinu, voici *Uncommon Places* (1973-1981), qui reste vraiment l'une des périodes prodigieuses de Shore, car tout y apparaît plus ample. Plus réfléchi. C'est une succession d'endroits singuliers, ou simplement d'atmosphères bizarres, qui n'ont jamais le côté véneux cher à William Eggleston et, d'une certaine façon, son poids. Une vitrine quasi-vide. Des homards au

fond d'un carton. Deux petits arbres. Ça ne signe ni le début ni la fin de quelque chose, mais un état des lieux provisoire, une Amérique d'avant les *Soprano*, un pays si grand et si conquérant que son exploration paraît ne devoir jamais s'arrêter. Comme si les photographes américains, de toutes générations, se conformaient, à tour de rôle, à ce service photographique obligatoire, prendre



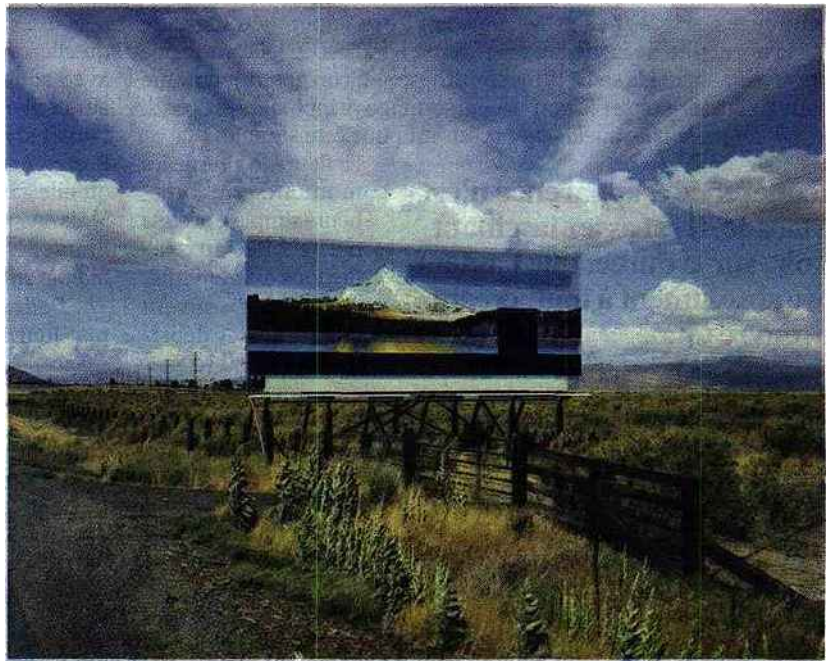
Amarillo, Texas, 1974 (série «*Uncommon Places*»). STEPHEN SHORE COURTESY 303 GALLERY

LÉOPARD. Des bases nourrissantes, certes, mais il fallait en tirer profit, et Shore a fini par adopter un médium dont il maîtrisait parfaitement la chimie. A ses débuts, tout est en noir et blanc, la couleur viendra en son temps. Shore est alors dans une phase d'expérimentation ; hors Warhol, ses références ont pour nom Richard Long, les Becher, John Coplans ou Douglas Huebler, des adeptes d'un art minimaliste et astringent. Shore tourne autour d'une voiture, peut-être la sienne, comme si elle était un jouet téléguidé. Puis il ravit ses parents, Ruth et Fred, habillés et déshabillés, lui en tricot de peau, elle en combinaison (les plus beaux portraits de Shore, l'enfant reconnaissant ses géniteurs) ; des avenues qui se croisent tels des plans de coupe d'un film de Melville. Et il place aussi devant l'objectif un jeune homme au look de sauterie à moustaches, enregistrant pendant vingt-quatre heures ses moindres faits et gestes. De son endormissement dans un lit recouvert de léopard à sa virée sur un lac, puis son retour chez lui, et la soirée en compagnie de sa girlfriend. Nous sommes le 22 juillet 1969. C'est une journée ordinaire et extraordinaire d'un homme ordinaire et extraordinaire.

Un point sur lequel le photographe américain s'appuie, tel l'équilibriste sur son fil, se dirigeant tranquillement vers la couleur. Il ne dit pas adieu au noir et blanc, retrouvé dans les années 90, mais il brise l'enchantement de l'attraction sérielle. Ou plutôt, à 24 ans, il invente sa propre sérialité, le *road trip* en version banale, presque automatique, limite rafales : *Surfaces américaines*, publié par Phaidon en 2005. Un chef-d'œuvre désormais pérenne, hanté par sa boulimie à croquer «*tout et tout le monde*» (*lire ci-contre*). Suite à cette nouvelle donne, comme un pro-



Intérieur ukrainien, Nemirov, 2013. STEPHEN SHORE COURTESY 303 GALLERY



Oregon, 1973 (série «Uncommon Places»). STEPHEN SHORE COURTESY 303 GALLERY

possession de ce pays-continent afin d'éprouver leur liberté individuelle.

PISCINE. Plus tard, Shore s'essaiera à d'autres liaisons et à d'autres langages, comme le montre la deuxième partie de sa rétrospective madrilène. Retour à sa ville natale, New York, avec des panoramiques en noir et blanc, et l'omniprésence d'une foule en mouvement, qui paraît faire barrage à toute velléité de réalité. Publication de 83 livres avec iPhoto, et expérience d'un brassage d'images à toute vitesse, sur la piste de Paul Virilio. Voyage en Ukraine, en 2012 et 2013, où Shore photographie une très ancienne communauté juive. Objets simples, figures confiantes, l'impression de dénouer le passé et de découvrir des racines. C'est la force tranquille de Stephen Shore, son regard toujours bienveillant où qu'il se porte, sans contraintes. Des montagnes du Texas à Ginger, sa femme, les pieds dans l'eau d'une piscine de Floride. Du jardin de Monet, à Giverny, au désert de Judée, à l'est de Jérusalem (1). Paysages. Visages. Au fond, tout est là du monde tel qu'il nous survivra. Un flash d'éternité. ◆

(1) Son dernier livre, «From Galilee to the Negev», a été édité par Phaidon ce printemps. Stephen Shore est l'une des douze signatures de *This Place*, un projet autour d'Israël initié par Frédéric Brenner <http://this-place.org/>

STEPHEN SHORE

Fundación Mapfre, 13 calle Bárbara de Braganza, Madrid, jusqu'au 23 novembre
<http://www.exposicionesmapfrearte.com>
Catalogue coédité par la Fondation Mapfre et Xavier [Barral](#) (pour la version française)

L'AMÉRIQUE PAR TOUS LES BOUTS

Stephen Shore connaît ses classiques. Walker Evans, bien sûr, et Robert Frank. Sans jamais se comparer à ses aînés, la vanité n'est pas son fort. Il n'a que 24 ans lorsqu'il décide, en mars 1972, de quitter New York pour visiter son pays natal : Maryland, Virginie, Caroline du Nord, du Sud, Arizona, Colorado, Nouveau-Mexique, etc. Il a en tête les paroles de la rengaine de Bobby Troup, *Get Your Kicks (on Route 66)*, et un Rolleiflex 35 mm. Idée fixe : «Rester visuellement conscient au fur et à mesure que la journée avançait. Je commençais par photographier tous ceux que je rencontrais, tous les repas, toutes les toilettes, tous les lits dans lesquels je dormais, toutes les rues que j'empruntais, toutes les villes où je séjournais.» C'est un voyage assez long (retour en décembre 1973), qu'il résume en trois mots à Lynne Tillman, en 2004 : «J'enregistrais ma vie.» Ce qui frappe encore aujourd'hui, ce n'est pas leur force ou leur cohérence, mais l'évidence des photographies de *Surfaces américaines*. Leur intensité. Il faut se mettre dans l'ombre de Shore, et observer ses bouts de l'Amérique de Nixon. Il y a des coups de flashes, des trucs mal cadrés, quelques horreurs, des rires, un ensemble presque parfait. Shore ne fait pas le malin. Trop lucide pour avoir le goût de la perfection. B.O.